



Rives méditerranéennes

16 | 2003

Patrimoine et politiques urbaines en Méditerranée

La «renaissance» de Palerme sous la municipalité d'Orlando (années 1990) : fête et monuments

Deborah Puccio



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rives/435>

DOI : 10.4000/rives.435

ISBN : 978-2-8218-0030-4

ISSN : 2119-4696

Éditeur

TELEMME - UMR 6570

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2003

Pagination : 45-60

ISSN : 2103-4001

Référence électronique

Deborah Puccio, « La «renaissance» de Palerme sous la municipalité d'Orlando (années 1990) : fête et monuments », *Rives nord-méditerranéennes* [En ligne], 16 | 2003, mis en ligne le 16 novembre 2005, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rives/435> ; DOI : 10.4000/rives.435

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Tous droits réservés

La «renaissance» de Palerme sous la municipalité d'Orlando (années 1990) : fête et monuments

Deborah Puccio

AVEC LE FASCISME et les blessures de la guerre, avec l'instauration dans l'après-guerre d'un pouvoir politique acoquiné avec la mafia et l'urbanisation sauvage conséquente, avec le barbare ciment dans lequel la ville historique a été étouffée, ensevelie, il est désormais difficile de retrouver l'ancienne beauté de Palerme. Survivent [...] quelques monuments comme la Cathédrale, la Zisa ou la Cuba qui sont, dans l'Océan des ruines et des outrageantes architectures modernes, les témoignages solitaires, perdus et incompréhensibles, d'une grande civilisation détruite, effacée.

Vincenzo Consolo¹

- ¹ En 1993, Leoluca Orlando devient maire de Palerme. Il reçoit en héritage, non seulement, une ville meurtrie par la mafia – quelques mois avant, la violence mafieuse avait touché son paroxysme avec les assassinats des juges Falcone et Borsellino – mais aussi, une ville qui porte en elle, dans sa « chair » pourrait-on dire, les marques visibles du « mal » qui l'a atteinte. Lors de son premier mandat, la brève expérience de coalition avec les communistes qu'il avait tentée en 1989 – connue comme la *Primavera di Palermo*, « le Printemps de Palerme » – avait déjà annoncé sa volonté de renouvellement. Réélu maire, Orlando entend poursuivre ce mouvement de régénération placé sous le signe du renouveau printanier. Il le fera sur un double versant: celui de la restauration des monuments, corollaire d'une réhabilitation globale de l'espace urbain, et celui de la « résurrection » de la fête patronale, faite d'un réinvestissement de l'histoire locale qui

passer par une revalorisation du patrimoine au sens large. Cette politique patrimoniale a été au cœur de l'élaboration de l'identité palermitaine, après l'ébranlement provoqué dans la société par l'agression mafieuse. Si considérer le monument comme un « ensemble signifiant » veut dire l'intégrer: « dans la trame cognitive, symbolique et sociale où il prend sens² », cette contribution vise, avant tout, à faire apparaître la texture d'une construction politique, dans la synchronie comme dans la longue durée. Car les « lieux » que nous examinerons ont été choisis à d'autres époques par le pouvoir local, en vertu de leurs propriétés symboliques. L'analyse de la rhétorique qui escorte l'action du maire de Palerme éclairera les raisons qui justifient ces choix au présent. L'articulation des monuments et de la fête patronale, reliés par un même discours d'auto-célébration du pouvoir, nous permettra de découvrir un ensemble de rituels, de pratiques et de représentations dont Orlando a été le moteur, mais qui ont été réappropriés par la population indigène. Ici, les « usages sociaux du passé » reviendront en force. Ici, l'on pourra aussi vérifier si le message confié aux « pierres » et aux rites a été « reçu » par les palermitains, et constater l'efficacité de ces deux formes patrimoniales³ en tant que signes.

« Assainir » le centre-ville

- 2 Au début des années 1990, le chef-lieu de la Sicile est déchiré par les guerres mafieuses. Les attentats ont commencé à impliquer la société civile et touchent de plus en plus de représentants de l'Etat. L'économie stagne, étouffée par le racket et entièrement asservie aux intérêts des groupes mafieux. La ville tout entière, ses parcs, ses monuments, ses bâtiments sont à l'abandon. Le nouveau maire perçoit l'urgence d'intervenir avec des plans de *risanamento*, d'assainissement, sur ce centre historique qui garde encore les blessures du second conflit mondial, comme si, à Palerme, la guerre ne s'était jamais arrêtée... Assainir le centre ville signifie, alors, le « purifier » de la présence mafieuse. Sa dégradation matérielle n'est autre que l'aspect visible et tangible de la dégradation morale qui l'affecte.
- 3 Depuis les années 1950, Palerme a été gouverné par une classe politique sans scrupules, qui n'a pas hésité à raser de splendides villas en style *liberty* – l'art nouveau palermitain – pour les remplacer par des immeubles modernes construits avec l'argent de la mafia. Au lieu de restaurer les merveilleux palais baroques d'un centre ville fortement endommagé, les administrateurs locaux ont préféré pousser la population à se déplacer dans les banlieues aménagées en zones résidentielles par les spéculateurs du bâtiment. C'est ainsi que les quartiers du *centro storico*, désertés par leurs anciens habitants, occupés ou « squattés » par les plus pauvres, qui constituaient un réservoir de main-d'œuvre pour la mafia, hantés par la micro et par la macro-criminalité, sont progressivement devenus de véritables ghettos. Les palermitains ne s'y rendaient guère, ou alors uniquement le jour, car la nuit, une sorte de tacite couvre-feu les dissuadait d'y pénétrer. Aucun palermitain n'aurait songé à y acheter un appartement, alors que les prix au mètre carré étaient, à l'époque, extrêmement bas. Assainir les quartiers pauvres signifiait donc se réapproprier le territoire palermitain l'arrachant à l'emprise de la mafia.
- 4 Lorsque l'administration Orlando a entrepris de réhabiliter le centre-ville, elle a commencé par racheter d'anciens bâtiments afin de les restaurer, avant de les rendre à leurs locataires. A la suite de ces interventions publiques, quelques-unes des familles bourgeoises qui, au lendemain de la guerre, avaient abandonné cette ville-fantôme,

accompagnés par quelques intellectuels, des artistes et beaucoup de jeunes, sont progressivement revenus occuper les hôtels particuliers restaurés par des entreprises privées, se mélangeant à nouveau avec les classes sociales les plus défavorisées, qui n'ont jamais cessé d'habiter les quartiers du *centro storico*, et avec les extra-communautaires, qui, de plus en plus nombreux, commençaient à s'y installer. L'assainissement de ces portions de territoire a été la condition même de leur intégration progressive à un centre-ville lui aussi réhabilité. Il faut ajouter à ces opérations de restauration, des actions de nettoyage des jardins et des parcs de la ville qui, envahis par les déchets, étaient devenus des sortes de décharges publiques. Ces travaux, qui suscitaient la faveur et l'émerveillement de la population locale et des touristes ne reconnaissant plus la ville-ruine ou la ville-poubelle d'antan, ont été accompagnés par un discours médiatisé sur la nécessité de « purger », de « guérir » Palerme de la « maladie » de la mafia. La récente restauration de quelques monuments a suscité le même type de glose.

« Restaurer » les monuments

- 5 Si assainir Palerme suggère la nécessité de « purifier » la ville de la « corruption » mafieuse, de ramener l'ordre dans un organisme « malade », « restaurer » ses monuments signifie refonder le pouvoir local à partir de ses fondements. Parmi ces monuments figurent les lieux de villégiature que les rois normands – le fils et le petit-fils de Roger – avaient fait construire à l'orée de la ville: la *Zisa* et la *Cuba*. C'est avec ces somptueuses résidences érigées entre 1165 et 1180, quand les Arabes avaient déjà perdu le contrôle de la Sicile, que l'architecture islamique reflorissait et qu'elle produisit les œuvres les plus splendides de son histoire⁴. La présence de techniciens et d'artisans musulmans a été exploitée par les nouveaux conquérants qui ont adopté des systèmes de construction et des modules esthétiques d'origine islamique. Les principes artistiques d'ordre, de rationalité et de pureté sur lesquels se base la religion musulmane ont été assumés par les régnants normands à fondement absolu de leur pouvoir temporaire. En bâtissant la *Cuba* et la *Zisa*, les Normands s'étaient, donc, déjà livrés à un travail de ré-interprétation des formes du passé, afin de fonder leur autorité sur des symboles appartenant à l'univers arabe, capables de conférer du prestige et de la stabilité à leur dynastie et de l'enraciner dans la pérennité de l'histoire.
- 6 Si l'aplomb de la *Cuba* symbolise la solidité du royaume normand⁵, la beauté de la *Zisa* (qui, de l'arabe *aziz*, signifie « La Splendide ») incarne sa magnificence. « Ceci est le paradis terrestre qui s'ouvre aux regards », clame l'inscription⁶ placée sur le portail de ce palais que Guillaume I fit élever, en 1165, au milieu de l'immense parc du *Genoard*⁷. Dressée, en 1180, par Guillaume II, la *Cuba* surgissait, elle aussi, au sein d'un jardin luxuriant. Le choix des deux rois normands de placer leurs somptueuses demeures au cœur d'une végétation exubérante mais ordonnée renvoie à une double tradition islamique: celle, déjà évoquée, de l'Eden et celle du « souverain civilisateur capable de dompter la nature⁸ ». C'est à Leoluca Orlando de reprendre le flambeau. Pendant la période où il dirige le conseil municipal de Palerme, on l'a dit, les parcs sont nettoyés et débarrassés des mauvaises herbes, les jardins reflorissent, les parterres reverdissent. Le *Genoard*, ce « paradis sur terre » chanté par les poètes de langue arabe que le maire voulait restituer aux Palermitains, a été reconstitué selon les descriptions de l'époque, avec les plantes, les arbustes et les fleurs qui agrémentaient la résidence d'été des deux Guillaumes. Enchâssée, telle une pierre précieuse, dans son milieu naturel, dans ce lieu

paradisique avec lequel elle vivait « en symbiose », la Zisa peut redevenir le soleil rayonnant de la civilisation méditerranéenne.

- 7 La restauration de la Zisa a préludé à la renaissance de la ville tout entière. Pièce par pièce, le maire l'a ressuscitée, en puisant les ferments du renouvellement dans l'histoire. Les lieux emblématiques de la ville sont les signes du temps. Ce palais qui était la fierté de Guillaume I d'Hauteville, outragé, dégradé, avili par l'incurie des gouverneurs, était devenu la « honte » de Palerme. D'emblème de la « contamination positive des cultures », ce château s'était mué en symbole de la « contamination négative de la mafia⁹». La dégradation des monuments arabo-normands, trésors de la cité, témoins de civilisations glorieuses, était la marque infamante du retour au chaos opéré par les mafieux. La coulée de béton qui, dans les années soixante et soixante-dix, avec la complicité de l'administration locale, avait envahi Palerme, a été définie comme « *une invasion barbare où tout perd sa forme et son individualité et est absorbé dans un magma informe¹⁰* ». Les publications qui accompagnent la restauration de la Zisa suggèrent le sens qu'il faut donner à cette entreprise, commencée bien avant le mandat de Leoluca Orlando, mais appropriée par le maire à travers la parole médiatique qu'il produit autour d'elle. Au début des années quatre-vingt, le langage nosologique commence à être utilisé par les institutions locales, par les techniciens ainsi que par les intellectuels, afin de décrire les effets de la corruption mafieuse sur le patrimoine local et les « remèdes » nécessaires pour l'expulser. Dans les ouvrages décrivant les travaux de réhabilitation dont il a fait l'objet, le palais arabo-normand est surnommé « le monument malade ». Les opérations techniques qui visent à le « soigner » sont assimilées à une « thérapie¹¹ ». Restaurer ce monument signifie clairement ramener l'ordre dans le corps social atteint par le « mal » mafieux.

- 8 La politique du patrimoine industriel emprunte ses termes à ce même langage. Dès 1996, la mairie de Palerme entreprend un travail de réhabilitation du terrain « en friche » qui entourait la Zisa, dernier des espaces industriels demeurant dans le centre-ville. Les divers bâtiments de l'ancienne Fabrique Ducrot, rebaptisés *I Cantieri Culturali Alla Zisa*, les Chantiers Culturels de la Zisa, ont été transformés en lieux d'expositions, de conférences, de concerts et de spectacles, en ateliers de décoration ou de fabrication de costumes... Ce terrain vague « défriché » est devenu une immense usine de création artistique et d'initiatives culturelles à l'avant-garde, qui puisent leur sève dans le passé mythique de la ville. Mais ces œuvres de défrichement acquièrent tout leur pouvoir évocateur lorsque l'on prête attention aux métaphores employées par les représentants de l'Etat pour décrire la poussée de la mafia et son action néfaste sur la société. Écoutons Roberto Scarpinato, le magistrat qui a pris la relève des juges Falcone et Borsellino: « *Palerme est une ville multiple: il y a la ville de la mafia, la ville de l'anti-mafia, et celle du marécage, c'est-à-dire de l'indifférence. Ces trois villes cohabitent. La première et la dernière Palerme – celle de la mafia et celle de l'indifférence – sont comme une végétation naturelle qui se reproduit spontanément en envahissant tout. La nouvelle Palerme – celle de l'anti-mafia et de la culture de la légalité – est, au contraire, comme une fleuraison de serre, délicate, qui, pour pousser et se développer a besoin de l'intervention continue d'un jardinier qui désherbe le terrain et le fertilise. Dès que le jardinier s'absente ou qu'il relâche son attention, la petite fleuraison arrête de pousser et la « végétation naturelle » envahit le jardin en l'infestant¹²...* » Les activités des *Cantieri Culturali alla Zisa* devraient donc réintroduire dans une ville « infestée » par la « zizanie » mafieuse la culture de l'anti-mafia.

- 9 Autre symbole de la déchéance palermitaine, le Teatro Massimo. Écoutons Francesco Giambrone, son directeur artistique pendant le mandat d'Orlando, nous en parler: «... l'histoire de ce théâtre lyrique, surtout la plus récente, est étroitement liée à celle de la ville, d'une manière très forte et très suggestive. Lorsque l'on regarde en arrière, l'on s'aperçoit que les vingt-trois ans pendant lesquels le théâtre a été fermé correspondent aux vingt-trois ans pendant lesquels la ville a été au sommet des deux phénomènes les plus terribles qu'elle ait vécus: d'un côté, le « sac » immobilier, de l'autre, l'offensive de la mafia, avec tout ce qui s'ensuivit. Les deux faits sont liés. Durant cette même période où l'on perpétrait le sac de la Conque d'or¹³, le Teatro Massimo était laissé dans l'oubli. En 1997, la réouverture du Théâtre marque l'acmé du processus que nous, les membres du Conseil municipal dirigé par Orlando¹⁴, avons appelé, en exagérant un peu, la « renaissance culturelle de Palerme ». A cette époque, on parlait aussi de renaissance à propos de Naples. Les grandes villes du Sud se rachetaient d'un passé de délinquance, de corruption, de mauvaise politique, de sommeil et de silence, tout ce qui avait représenté des offenses au patrimoine historique et architectural, ainsi qu'à l'identité de la ville. Palerme s'est rachetée, Naples s'est rachetée. Ici, le Massimo devint très vite le symbole de ce rachat... » Giambrone définit ce théâtre ressurgissant au cœur de la ville, imposant, majestueux, grandiose, comme une « cathédrale laïque », « l'autre cathédrale ». Lieu d'un culte civique et politique, il contribue à déifier la figure d'Orlando qui l'a ressuscité: « Ayant le privilège de disposer d'un bien architectural d'une extraordinaire beauté, nous avons pensé qu'il fallait le valoriser en tant que monument. C'est ainsi que nous avons tenté une démarche qui était absolument inédite en Italie et qui est très rare dans le reste de l'Europe, celle des visites guidées. Le résultat de cette activité, c'est que le théâtre, en 2001, a été visité par environ 100000 personnes: c'est l'un des monuments les plus visités à Palerme¹⁵! » Témoin du changement dans la continuité avec une histoire interrompue par la barbarie mafieuse, ce monument célèbre avant tout le maire. Il n'est pas le seul témoin de ses exploits.
- 10 La restauration de l'église de Sainte-Marie de Lo Spasimo est un autre exemple de revalorisation patrimoniale et de reconversion monumentale. Giovanni Sollima, compositeur palermitain, a été parmi les premiers à redécouvrir ce lieu: « Je cherchais entre les pierres, j'aimais la poussière, les ruines, j'aimais cette ville qui était en train de changer, cette dé-codification [...] C'était un travail scientifique, mais aussi un contact très émouvant avec les inscriptions en arabe, les passages souterrains, ces pierres qui avaient perdu leur mémoire. Toute cette matière sans mémoire me plaisait énormément et l'histoire du site me fascinait, précisément parce qu'il y avait des brèches, des lacunes, des trous de mémoire¹⁶. » Un destin singulier a marqué ce chef-d'œuvre gothique d'origine espagnole depuis sa construction, au tout début du XVI^e siècle, le faisant changer plusieurs fois de destination au cours des siècles. Théâtre au XVI^e siècle, il devient un lazaret au XVII^e. Compté au nombre des « églises détruites » au XVIII^e, il est transformé en hôpital au XIX^e. Au XX^e siècle, il n'est plus qu'une gigantesque poubelle, jusqu'à ce que, en 1995, une coopérative d'anciens détenus, patronnée par la mairie, le nettoie et le rende à son ancienne vocation de théâtre. Et théâtre, Lo Spasimo l'est devenu de la politique de Leoluca Orlando, où le sauvetage d'un monument et la réinsertion d'anciens détenus vont de pair. Les mafieux chassés, les criminels reconvertis, cet espace peut être réincorporé à un centre-ville qui a, à son tour, retrouvé son identité: « Un lieu abandonné, sans nom, sans histoire et sans mémoire [...] Il a fallu des années pour comprendre à qui appartenait ce monde, des années pour que les gens recommencent à fréquenter ce centre que l'on évitait, que l'on contournait, que l'on ignorait¹⁷... »

- 11 Ces travaux de réhabilitation ont été accompagnés par des mesures visant à régénérer le tissu social local. La création d'un autre petit théâtre non loin de *Lo Spasimo* avait pour but de ranimer la sociabilité locale et d'intégrer les jeunes dans des initiatives culturelles qui puissent les soustraire à l'emprise mafieuse. A la même époque, des cafés, des clubs et des restaurants étaient ouverts dans d'autres quartiers « dangereux » de Palerme, dans ces contrées périlleuses où, autrefois, on n'osait même pas passer. C'est ainsi que ces places immenses et vides, ces lieux déshérités, occupés à nouveau par les Palermitains, et surtout par les jeunes Palermitains, ont recommencé à vivre. En été, le festival « *Palermo di scena* » animait les nuits palermitaines de pièces de théâtre, de concerts et de séances de cinéma en plein air. Fleuron des animations estivales, les réjouissances vouées à la sainte patronne – le *Festino di Santa Rosalia* – ont pris un essor prodigieux sous la municipalité d'Orlando. Alors que, dans les années 1970, elles n'attiraient pas plus de 30000 personnes, elles rassemblaient près de 500000 spectateurs au milieu des années 1990. La présence de la moitié de la population palermitaine au cœur de la ville a été la manifestation spectaculaire d'une re-appropriation du territoire qui, hors du contexte festif, on l'a vu, s'est opérée graduellement. La force de la politique orlandienne a résidé dans la capacité de repérer des lieux qui se prêtaient à devenir des symboles et à les « réinvestir ». Le *Festino di Santa Rosalia* a fait partie de ces « signes restaurés ». Pour saisir les enjeux de cette nouvelle opération patrimoniale, il convient de s'arrêter sur l'histoire de cette tradition festive.

« Ranimer » la fête

- 12 En 1624, Palerme est ravagée par la peste: « Partout régnaient désolation et terreur », rapporte le folkloriste sicilien Giuseppe Pitré¹⁸. La maladie sévit jusqu'au jour où Rosalia Sinibaldi, noble sicilienne qui a vécu à l'époque de la domination normande, apparaît à une femme sur le point de mourir, Geronima Lo Gatto, pour lui révéler l'emplacement de ses os: « *Ce fut un rayon d'espoir qui illumina les cœurs affligés des souffrants, le radeau du naufrage pour chaque palermitain* », commente Pitré¹⁹. Guidés par la visionnaire, le 15 juillet, les Frères Franciscains découvrent les restes calcinés de la vierge sur le mont Pèlerin, sommet qui surplombe le chef-lieu sicilien et où elle avait trouvé la mort, en 1170, après une vie érémitique. Douze jours après, Rosalie est élue patronne de Palerme, ce qui est une manière de ratifier et, ainsi, de contrôler la dévotion de la population palermitaine pour cette ermite immédiatement identifiée comme la libératrice de la peste. Le 18 février 1625, il est décidé que la dépouille de la jeune fille sera gardée dans une urne en argent déposée à l'intérieur de la cathédrale et que, le 15 juillet, jour de l'invention, la châsse sera portée en procession avec la participation de la noblesse. En 1649, une nouvelle menace d'épidémie conduit le gouvernement à multiplier les manifestations de reconnaissance envers la patronne. Les célébrations se prolongent pendant cinq jours. C'est déjà le *Festino*. Sa principale attraction est le Char Triomphal où trône l'image de Sainte Rosalie, véritable *Deus ex machina*²⁰. Le premier architecte chargé du projet par le Sénat, Paolo Amato (1634-1714) a donné à cette immense « machine » la forme en vaisseau qui s'est conservée jusqu'à nos jours. Ce bateau pénètre dans la cité par l'une de ses portes, tiré par des chevaux ou des bœufs, puis, il parcourt la rue principale en sens inverse, le Cassaro, et revenait au port dont il était parti, suivi d'un long cortège. Lorsque l'on sait que l'épidémie est arrivée à bord d'un navire, il est aisé de comprendre que, comme la cérémonie religieuse, le rite profane met en scène le mythe

d'origine du *Festino*, de l'irruption du fléau à la procession miraculeuse dont le départ du vaisseau anticipe les effets cathartiques.

- 13 Dès les premiers *Festini*, des scènes actuelles font irruption sur les flancs du Char Triomphal. Les calamités qui frappent la ville – guerres, tremblements de terre, épidémies, famines, invasions de sauterelles – sont les « maux » sur lesquels la sainte, une année après l'autre, triomphe. Plus encore, le triomphe de sainte Rosalie, « reine de Palerme » offre l'occasion pour célébrer le roi du moment. En 1710, c'est la statue de Philippe V dominant le globe qui trône sur le vaisseau traversant la ville. Au XIX^e siècle, sous les Bourbon, la « machine » donne encore à voir les événements les plus dramatiques de l'époque et leur résolution²¹. De nos jours encore, affirme Leoluca Orlando: « *Le Festino di Santa Rosalia est un prétexte que les Palermitains utilisent pour se demander qui ils sont, où ils vont, quelle est leur histoire et quel est leur problème du moment. C'est un miroir qui nous aide à nous retrouver [...] Parler du Festino signifie parler de contamination, mais la contamination change: une fois, c'est la contamination négative de la peste, une fois, c'est la contamination négative de la famine, une autre fois, c'est la contamination négative de la mafia*²²... »
- 14 En 1974, pour le 350^e anniversaire du *Festino*, l'architecte Rodo Santoro reconstruit le Char doré de l'époque baroque, « ...animé, dit-il, par le désir de faire revivre les fastes d'un passé aussi fortement « palermitain », afin de vaincre – au moins à l'occasion du *Festino* – la tristesse du présent²³. » Pourtant, à entendre Leoluca Orlando, « *C'était une fête avec peu de gens, très triste, je dois dire, qui traversait un centre-ville abandonné et triste. Elle était, donc, en accord avec la mélancolie d'un centre ville abandonné.* » Dès sa prise de fonctions, le nouveau maire décide d'intervenir sur ces tristes réjouissances et il confie la tâche de ranimer la tradition « *exsangue* » du *Festino* à deux réalisateurs milanais, Valerio Festi et Monica Maimone. Les deux metteurs en scène prennent alors le parti de « *faire une opération de restauration des symboles* » afin de rendre ces derniers « *lisibles, reconnaissables, immédiatement évocateurs du présent.* » C'est pourquoi, ils préfèrent mettre l'accent sur le seul passé qui, étant en prise directe avec un présent désolant, pouvait « *parler* » aux spectateurs: la peste à Palerme.
- 15 « *Voici l'histoire que nous avons essayé de raconter, explique Monica Maimone. Nous sommes en 1624, un bateau chargé de choses infectes est arrêté au large du port de Palerme parce qu'il est suspecté de peste. Le vice-roi Manuele Filiberto, qui devait recevoir avec ce bateau des cadeaux du roi de Tunis, force la main des autorités afin que le bateau puisse pénétrer dans le port. Le bateau entre, les cadeaux sont portés dans le palais et, comme par hasard, du palais royal la peste se diffuse dans toute la ville. C'est donc l'avidité du vice-roi, dans lequel il est facile de reconnaître d'autres figures de vice-rois d'une période plus récente, qui a fait entrer la peste à Palerme. Les citoyens cherchent à arrêter le mal, mais c'est seulement au moment où ils redéfinissent leur identité autour d'un symbole; où ils créent un consensus autour de la figure d'une sainte patronne qui jusque là n'existait pas; où ils redéfinissent leur identité de citoyens autour d'une ville qui redevient telle, que la peste disparaît*²⁴. » Le metteur en scène nous livre ici le sens social du mythe fondateur de la fête et nous fournit aussi une clef de lecture moderne de la peste.
- 16 L'interprétation politique du *Festino* vient de ceux-là mêmes qui, en collaboration avec la mairie, ont élaboré ce projet triennal. « *Au terme de cette trilogie, lisons-nous dans le Programme du 376^e Festino di Santa Rosalia, la peste est vaincue, le deuil terminé. Nous voulons exprimer la conscience de la possible guérison, donner une vision et proposer une réflexion sur ce que Palerme « peut faire ».* La peste, ce fléau qui s'abat sur Palerme est donc, on l'a compris, une allégorie de la mafia. Monica Maimone nous suggérait que la ville pouvait

guérir de cette « maladie sociale » à condition de retrouver son unité autour d'une figure forte. Au moment culminant de la fête, la statue en carton-pâte représentant la sainte, entièrement recouverte de roses, était dévoilée par un ange blanc suspendu à une montgolfière. Dès que la trapéziste ôtait le voile de Rosalie, Leoluca Orlando montait sur son char et offrait un bouquet de fleurs à la sainte. « *Vive Palerme et Sainte Rosalie!* », criait Orlando à la foule. « *Et vive notre maire Orlando!* » répondait celle-ci en chœur. Dans ce face-à-face entre le maire et la sainte, il n'était pas facile de savoir à qui allaient les ovations du public. La relation « en miroir » que Leoluca Orlando instaurait avec la sainte patronne dans l'action rituelle, nous incite à voir dans le maire de Palerme « *le radeau du naufrage pour chaque Palermitain.* »

- 17 À suivre cette piste, on découvre que la légende hagiographique de sainte Rosalie ressemble étonnamment au parcours biographique d'Orlando²⁵. La première, lorsqu'elle avait à peine quinze ans, renonce aux plaisirs de la cour et se retire dans une grotte sur le mont Pèlerin. Le deuxième, en 1990, quitte la Démocratie Chrétienne, parti qui a été au pouvoir en Italie pendant quarante-cinq ans, et c'est dans une cabane de bergers, à 2000 mètres d'altitude, qu'il élabore le programme pour la Rete, mouvement fondé le 21 mars 1991. Le choix du premier jour de printemps était intentionnel, puisque ce mouvement dont le programme était, on s'en souvient, celui de régénérer le système politique, voulait poursuivre et « faire fructifier » la *Primavera di Palermo*. Or, Rosalia est une sainte printanière. Depuis au moins le xv^e siècle, les fleurs sont un élément constant dans son iconographie²⁶. L'attribut de cette vierge, celui même qui permet de l'individualiser et que l'on retrouve dans son nom, est la couronne de roses posée sur sa chevelure²⁷. La sainte fleurie qui a purgé la ville de la peste tend son miroir au maire qui entend assainir la politique sicilienne. En s'identifiant à elle, Orlando s'est présenté comme l'homme nouveau apte à faire renaître Palerme de son long hiver.
- 18 Un fait divers découvre, tristement, l'envers du décor. Alors que, selon la légende, sainte Rosalie est apparue à une femme en passe de se suicider, la veille du Festino de 1998, un chômeur s'est pendu devant la mairie, manière tragique d'incarner la tradition. L'apparition espérée, celle du maire, ne s'est pas davantage produite que la « grâce » du travail plusieurs fois imploré. Orlando n'est pas un saint, comme ses ennemis tout autant que ses amis ne cessent de répéter, mais il l'a fait croire. Est-ce pour cela que certains l'accusent de « trahison »? Le Printemps de Palerme, une fois la ville finie entre les griffes de l'aile berlusconienne, s'est révélée une saison politique aussi éphémère que son nom. Si le Festino en a été l'illustration, c'est que « *Tout ce qui a été créé, l'a été dans une sorte de rituel festif, certes bénéfique et important, parce qu'il a permis de tourner la page d'un passé angoissant; mais une fois la fête finie, il n'en est resté que les papiers sales par terre*²⁸ ». Malgré la volonté du maire d'inscrire sa politique dans la pérennité des monuments: « *Les édifices n'étaient pas en pierre: c'étaient des campements que l'on a trop facilement pu démonter*²⁹. » L'irruption du « réel » enraye la « machine à manipuler le temps³⁰ » actionnée par Orlando. À travers le rite et la monumentalité, le pouvoir local n'avait pas voulu raconter son histoire, mais dire son origine, s'inscrivant dans le temps mythique de l'éternel retour, bien plus que dans le temps de la « modernité » et de sa rupture inévitable avec le passé. Démythifiée par une réalité sociale travaillée par d'autres « régimes de temporalité » – de l'immobilisme à la réversibilité –, la parole du maire a été vidée de son sens en même temps que de son contenu. Ce « désenchantement », plus que révéler une instrumentalisation politique – jugement de valeur d'autant plus réducteur que ces

symboles ont été empruntés à tous les niveaux du social – affiche l'opacité de ce pouvoir « moderne » qui, par son évidence même, se dévoile tout en se masquant.

BIBLIOGRAPHIE

AMITRANO SAVARESE, Annamaria, « Viva Palermo e Santa Rosalia! O il bisogno del Festino », in GERBINO, Aldo (ed.), *La rosa dell'Ercta, 1196-1991. Rosalia Sinibaldi: sacralità, linguaggi e rappresentazione*, Palerme, Edizioni Dorica, p. 241-258.

BELLAFIORE Susanna, *La Cuba di Palermo*, Palerme, Typographie G. Greco, 1984.

BRESC Henri, BRESC-BAUTIER Geneviève, *Palerme, 1070-1492. Mosaïque de peuples, nation rebelle: la naissance violente de l'identité sicilienne*, Paris, Editions Autrement, 1993.

CARONIA Giuseppe, *La Zisa di Palermo. Storia e restauro*, Rome-Bari, Editions Laterza, 1982.

CONSOLO Vincenzo, « Palerme, très belle et défaite », in FABRE Thierry, PUCCIO Deborah, (éd.), *Retrouver Palerme*, Arles, Actes Sud, (« La Pensée de Midi », 8), 2002, p. 106-109.

FABRE Thierry, PUCCIO Deborah, (éd.), *Retrouver Palerme*, Arles, Actes Sud, (« La Pensée de Midi », 8), 2002.

FABRE Daniel (éd.), *Domestiquer l'histoire. Ethnologie des monuments historiques*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, 1999.

FIUME Giovanna (éd.), *Il santo patrono e la città*. Venise, Marsilio Editori, 2000.

GERBINO Aldo (éd.), *La rosa dell'Ercta, 1196-1991. Rosalia Sinibaldi: sacralità, linguaggi e rappresentazione*. Palerme, Edizioni Dorica, 1991.

GIAMBRONE Francesco, « Les nouveaux lieux de Palerme », in FABRE Thierry, PUCCIO Deborah, (éd.), *Retrouver Palerme*, Arles, Actes Sud, (« La Pensée de Midi », 8), 2002, p. 73-78.

LOMBARDO Maria, Roberto Ando. Portrait, in FABRE Thierry, PUCCIO Deborah, (éd.), *Retrouver Palerme*, Arles, Actes Sud, (« La Pensée de Midi », 8), 2002, p. 83-86. Giovanni Sollima. Portrait, in FABRE Thierry, PUCCIO Deborah, (éd.), *Retrouver Palerme*, Arles, Actes Sud, (« La Pensée de Midi », 8), 2002, p. 88-91.

MAGLINACCI Diana, « Dentro l'immagine, la rappresentazione iconografica di S. Rosalia a traverso le stampe », in GERBINO Aldo (ed.), *La rosa dell'Ercta, 1196-1991. Rosalia Sinibaldi: sacralità, linguaggi e rappresentazione*, Palerme, Edizioni Dorica, 1991, p. 177-190.

NEF Anneliese, « Palerme arabo-normande: de la ville absente à la ville mythique », in FABRE Thierry, PUCCIO Deborah, (éd.), *Retrouver Palerme*, Arles, Actes Sud, (« La Pensée de Midi », 8), p. 110-114.

NOTO Vittorio, CARONIA Giuseppe, *La Cuba di Palermo. Arabi e Normanni nel XVI^e secolo*, Palerme, Editions Giada, 1988.

OSCHWALD Hanspeter, *Orlando, un uomo contro. Il sindaco antimafia*. Gênes, De Ferrari Editore, 1999.

PITRÉ Giuseppe, *Feste patronali in Sicilia descritte da Giuseppe Pitré*, Turin-Palerme, Carlo Clausen, 1900.

PUCCIO Deborah « L'ethnologue et le juge. L'enquête de Giovanni Falcone sur la mafia en Sicile », *Ethnologie française*, XXXI (1), 2001, p. 15-27.

« La sainte, le maire et la ville. Santa Rosalia aux temps de l'Orlando », in FABRE Thierry, PUCCIO Deborah, (éd.), *Retrouver Palerme*, Arles, Actes Sud, (« La Pensée de Midi », 8), 2002, p. 18-25.

PUGLIATTI Teresa, « Rosalia, vergine palermitana, nelle immagini pittoriche del secolo XVI », in GERBINO Aldo (éd.), *La rosa dell'Ercta, 1196-1991. Rosalia Sinibaldi: sacralità, linguaggi e rappresentazione*, Palerme, Edizioni Dorica, 1991, p. 65-90.

SANTORO Rodo, 1991, « Il carro come rappresentazione », in GERBINO Aldo (éd.), *La rosa dell'Ercta, 1196-1991. Rosalia Sinibaldi: sacralità, linguaggi e rappresentazione*, Palerme, Edizioni Dorica, p. 191-210.

SCARPINATO Roberto, « Palerme, l'un des rares lieux éthiques qui nous restent », in FABRE Thierry, PUCCIO Deborah, (éd.), *Retrouver Palerme*, Arles, Actes Sud, (« La Pensée de Midi », 8), 2002, p. 9-14.

NOTES

1. CONSOLO, 2002, 109.

2. FABRE, 1999, 9.

3. En tant que dépositaires de la mémoire, les rites festifs peuvent être considérés comme des monuments, ou prendre leur place. Voir FABRE, 1999, 201, à propos du monde juif.

4. NOTO, CARONIA, 1988, 5-7.

5. BELLAFIGLIO, 1984, 35.

6. L'inscription gravée sur le portail de la Zisa est ainsi traduite par l'historien arabisant Michele Amari au milieu du XIX^e siècle: NOTO, CARONIA, 1988, 32.

7. Le « Paradis sur terre » (de *Gennet-el-ardhy*) : BRESC, BRESC-BAUTIER (éds.), 1993, 58.

8. NEF, 2002, 114.

9. Ces mots ont été employés par Leoluca Orlando lors d'une conférence de presse donnée la veille de la fête patronale de l'an 2000.

10. CARONIA, 1982, 267.

11. CARONIA, 1982, 265.

12. SCARPINATO, 2002, 15.

13. Vallée sur laquelle surgit Palerme, ainsi appelée parce que, autrefois, elle était recouverte d'arbres d'agrumes.

14. Francesco Giambrone était aussi l'adjoint à la culture sous la municipalité d'Orlando.

15. GIAMBRONE, 2002, 74.

16. SOLLIMA cité par LOMBARDO, 2002, 89.

17. *Ibidem*.

18. PITRÉ, 1900, 4.

19. PITRÉ, 1900, 5.

20. Pour retracer l'histoire de la fête patronale de Palerme, je me suis référée à AMITRANO SAVARESE, 1991, 241-258. Sur l'histoire des chars du Festino et leur signification, voir SANTORO dans GERBINO (éd.) 1991, 193-209.

21. SANTORO, 1991, 194, 196, 197 et 203.

22. J'ai interviewé Leoluca Orlando en juillet 2000.

23.SANTORO, 1991, 207-209.

24.J'ai interviewé Monica Maimone en juillet 1997.

25.Pour une biographie de Leoluca Orlando, voir OSCHWALD, 1999.

26.PUGLIATTI, , 68-69.

27.MALIGNACCI,1991, 189.

28.Roberto Andó, l'un des principaux artisans du Printemps de Palerme, ANDO, 2002, p 85-86.

29.*Ibidem*.

30.FABRE, 1999, 27 et 200, à propos du rite et de la « monumentalité ».

RÉSUMÉS

Pendant la période où Leoluca Orlando a été maire de Palerme, une vague de renouveau a investi le chef-lieu sicilien. Réouverture de théâtres, création de festivals, réanimation festive de la vie citadine ont poursuivi la logique de ce mouvement lancé, en 1989, par Orlando et connu sous le nom de « Printemps palermitain ». Nettoyage de jardins publics, assainissement de quartiers dégradés et restauration de monuments ont fait pendant, sur le plan plus spécifiquement urbanistique, à cette « régénération » de la politique locale qui était le but affiché du conseil municipal dirigé par le maire antimafia. On suivra le fil d'une politique urbaine caractérisée par sa forte charge symbolique à travers la restauration de quelques monuments « emblématiques » et la réanimation d'une fête votive, le Festino di Santa Rosalia.

When Leoluca Orlando was mayor of Palermo, a revival wave pervaded the Sicilian capital city. Theatre reopenings, festival creations, reawakening of city life continued the 1989 movement initiated by Orlando that was to be known as the Palermo Spring. The cleaning up of public parks, rehabilitation of shabby districts and restoration of monuments have been the specifically urban counterpart of that regeneration which the town council under the antimafia mayor had made its showcase project. We will retrace the path of that urban policy characterized by a strong symbolic power through the restoration of three "emblematic" monuments and the revival of a local celebration, the Festino of Saint Rosalia.

Durante il periodo in cui Leoluca Orlando è stato sindaco di Palermo, un'ondata di rinnovamento a coinvolto il capoluogo siciliano. Dei teatri sono stati riaperti, dei festivals sono stati inaugurati, la vita cittadina è stata rianimata da avvenimenti festivi che hanno proseguito la logica del movimento lanciato nel 1989 da Leoluca Orlando: la « Primavera di Palermo ». Pulizia di giardini pubblici, risanamento di quartieri degradati e restauro di monumenti hanno corrisposto, sul piano più specificamente urbanistico, alla rigenerazione della politica locale, obbiettivo dichiarato della giunta diretta dal sindaco antimafia. Analizzeremo questa politica urbana caratterizzata da una forte carica simbolica attraverso il restauro di alcuni monumenti « emblematici » ; esamineremo, poi, la rianimazione di una festa religiosa: il Festino di Santa Rosalia.

INDEX

Mots-clés : culturel, patrimoine, politique, ville

Index chronologique : XXe siècle

Index géographique : Europe méridionale, Italie

AUTEUR

DEBORAH PUCCIO

A la date de parution de l'article en 2003, Deborah Puccio est anthropologue, chercheur associé à l'Institut d'Ethnologie Méditerranéenne et Comparative (IDEMEC), Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme, Aix-en-Provence.